

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a essayé d'obtenir la meilleure copie originale. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination irrégulière. |

Mélanges Religieux,



RESPICE STELLAM; VOCA MARIAM.

Recueil périodique.

Vol. 3.

MONTRÉAL, 12 AVRIL 1842.

No. 15.

RAISON DU CATHOLICISME.

SUITE.

« Vous savez, mon cher ami, combien depuis le commencement du siècle où nous vivons, la papauté obscurcie dans un grand nombre d'intelligences, a repris subitement d'éclat. La France n'avait pas vu ses pontifes depuis ceux d'Avignon; elle a été tout émue quand Pie VI est venu mourir dans son sein, et quand Pie VII lui a apporté, couverte des malheurs de l'Eglise, sa vénérable figure. Les évènements qui agitent l'Europe ont répandu sur l'ancienne histoire un jour nouveau, et l'on a mieux compris le rôle qu'ont joué les souverains pontifes dans les affaires des nations. Les protestans eux-mêmes, et parmi eux les plus illustres, ont rendu au Saint-Siège une justice tardive, qui n'en est que plus remarquable. Enfin les écrits du comte de Maistre sur ce sujet ont frappé beaucoup d'esprits que sa verve un peu despotique n'a pas repoussés, et qui ont pardonné la hauteur des formes à la hauteur des vues. La pente même de notre siècle, tout en s'éloignant de ce qui fut, est de chercher à le comprendre; il se croit assez sûr de lui pour essayer d'être juste, à la différence du siècle dernier qui, pour subjuguier l'avenir, s'était fait le bourreau du passé. Le temps a donc encore une fois apporté au Saint-Siège le tribut auquel la Providence l'a condamné envers

lui ; il l'a vengé des détractations de plusieurs siècles. Toutefois on croirait qu'il en a du repentir, et j'ai vu se former dans plusieurs esprits l'opinion que le pontificat comprend mal sa position à l'égard de la société moderne.

“ Ils disent qu'une guerre a éclaté entre les rois et les peuples, et que le Saint-Siège, qui paraît se déclarer pour la cause des rois, commet en cela une faute probablement irréparable : une faute, parce que les peuples seront inévitablement victorieux ; une faute encore, parce que Rome n'a pas de plus grands ennemis que les souverainetés européennes, au lieu que si elle mettait son poids dans la balance du côté des peuples, ceux-ci reconnaissant, et en vertu même des principes qu'ils défendent, lui feraient naturellement sa part dans leur libéré.

“ Avant d'examiner si le Saint-Siège a pris réellement, dans les affaires présentes de l'Europe, la situation qu'on lui reproche, il est nécessaire de connaître l'état même des affaires européennes.

“ La guerre est en Europe. Depuis cinquante ans cette partie du monde ressemble à un volcan qui fume dans l'intervalle des éruptions, et alors même que tout paraît tranquille, chacun sent qu'il dort sur une terre dont le repos n'est aussi qu'un sommeil. Nul ne s'assied et ne se lève que comme le soldat qui a de la paille sous une tente ; et chaque fois que l'Européen penche un moment sa tête par le poids de la réflexion, il y passe tout d'un coup des suspicions formidables, des questions aussi vastes par les choses qu'elles embrassent que par l'incertitude de leur solution. Le présent même lui est aussi inconnu que l'avenir, parce que l'avenir jette sur le présent son ombre gigantesque. En vain, dans cette obscurité, les plus hardis se font des théories ; en vain ils affirment la lumière et la paix, comme le cavalier qui passe la nuit dans une forêt sille sur son cheval : de temps en temps le bruit sourd des tempêtes vient effrayer leur doctrine, et ils sentent que la guerre existe, quoique les armes soient pendues aux murs et que l'araignée semble y avoir tendu dans la poussière un fil paisible. Qu'est-ce donc que cette guerre, et où est-elle ?

“ La guerre n'est pas entre les peuples. Jamais les idées chrétiennes de l'origine commune des hommes et de la fraternité des races n'ont obtenu plus d'empire. Les peuples s'appellent d'un bout du monde à l'autre, il couvrent la mer de leurs vaisseaux pacifiques pour se chercher ; ils sillonnent de fer le sol qui résiste trop à leur empressement de se joindre, et ils empruntent au feu des ailes pour aller plus vite. La séparation des langues diminue en même temps que celle de l'espace ; les journaux circulent par tout l'univers comme des lettres de peuple à peuple ; les préjugés nationaux s'affaiblissent ; les Turcs s'habillent à l'européenne, et leur monarque bravant les lois de l'Asie, montre à l'étranger ces femmes dont la vie et la mort n'avaient jamais levé le voile. Il semble que le genre humain, dont les familles s'étaient dit adieu aux champs de Sennaar, il y a plus de quarante siècles, se retrouve enfin, et veut élever la Babel de la réunion comme il avait autrefois élevé la Babel de la dispersion.

“ La guerre n'est pas non plus entre les rois. Quelque chose les avertit que le moment n'est pas opportun pour s'enrichir de provinces prises à leurs voisins. Ce n'est pas que l'ambition soit éteinte en eux plus qu'elle ne l'est

chez les autres hommes, ni même que leurs plans ne soient tout faits pour des temps moins difficiles. La Prusse, par exemple, aspire à rassembler l'Allemagne sous sa domination, parce qu'il est nécessaire que tôt ou tard l'unité germanique se constitue, et qu'autant vaut la Prusse que l'Autriche pour hériter du tout. La Russie est persuadée que quiconque parle une langue slave ou ne croit pas à la procession du Saint-Esprit lui appartient de droit, et qu'elle est destinée à ressusciter dans Constantinople l'empire d'Orient dont elle sera tout à la fois le patriarche et le César. Ce sont là des desseins qu'on accomplira si Dieu le permet, et quand la légitimité respective des souverains n'en souffrira pas trop. Mais en attendant, les rois sont unis et ils ont raison de l'être.

«La guerre n'est pas davantage entre les rois et les peuples, ou en termes plus claires, entre la monarchie et la république. En effet, la France est incontestablement le foyer de cette guerre qui remue l'Europe de fond en comble, et néanmoins la France est le pays le plus monarchique qui soit au monde, celui qui, dans les trente dernières années, a donné à ses souverains le plus de marques d'amour, et d'un amour qui a été plus d'une fois jusqu'au délire. La France a adoré l'empereur Napoléon dont le souvenir l'occupe encore, et après qu'il eut été vaincu, elle lui dressa de ses mains le plus beau triomphe dont un mortel ait jamais reçu l'hommage, le triomphe d'un roi banni qui débarque avec cent hommes sur une terre où ses ennemis commandent, où sa tête est proserite, et qui traverse pour entrer dans sa capitale deux cents lieues de pays sans avoir besoin que d'ôter son chapeau sur la route aux acclamations. La France a vu avec délices ses vieux Bourbons rentrer dans le royaume de leurs ancêtres ; elle a salué de tout son cœur l'avènement du roi Charles X.

«La France est le seul pays de l'Europe qui par la puissance de ses instincts monarchiques soit réellement parvenu à l'unité. L'Angleterre est encore triple ; l'Espagne sent palpiter tous ses royaumes ; l'Italie est divisée en morceaux ; l'Allemagne, selon l'expression d'un grand seigneur russe, est encore un archipel de princes, et la Russie un assemblage de nations dont plusieurs ne portent le joug qu'en frémissant. Seule entre tous les états modernes, la France est arrivée à l'unité qui est la raison de sa force politique et intellectuelle. Et la cause n'est pas dans la nature de son territoire et dans les accidens de sa vie historique ; elle est dans l'esprit français lui-même qui parfaitement clair et logique, va toujours droit au fait. Or quand on va droit au fait, c'est l'unité qu'on trouve au bout de tout. Ainsi, en religion, la France ne peut être que catholique ou incroyante, parce qu'il n'existe pas de milieu réel entre l'unité de l'Eglise et l'indépendance absolue de la raison : ainsi, en politique, elle ne peut être qu'une monarchie ou un chaos, parce qu'il n'existe pas de milieu réel entre la soumission commune à un seul chef et l'indépendance radicale de tous les citoyens. Les républiques sont des états bâtards comme les églises protestantes sont des églises bâtarde, et les peuples sont toujours allés de la république à l'anarchie, comme les protestans passent de leur foi mutilée à l'incroyance totale ; mais quelle que soit l'explication du fait, il est certain que la France est monarchique par le fond de ses entrailles, et que néanmoins elle est le foyer de la guerre qui agite l'Europe : d'où il suit que cette guerre n'est pas entre la république et la monarchie.

«Serait-elle entre la tyrannie et la liberté ? Il est vrai qu'en plusieurs pays, par suite de l'affaiblissement du pouvoir spirituel, et par d'autres causes qui ont réuni dans la main d'un seul toute la direction sociale, les grands intérêts de l'homme qui sont la religion, la propriété, la justice, n'y ont pas de suffisantes garanties ; et l'on peut concevoir que le malaise qui en résulte porte naturellement l'esprit des citoyens à désirer des changemens. Toutefois ce n'est pas là qu'est la cause du trouble universel, et je vous en donnerai une preuve qui me paraît décisive, c'est que dans les pays mêmes où la liberté civile et religieuse est pour ainsi dire sans bornes, en Belgique, par exemple, la lutte continue entre les intelligences aussi bien qu'entre les volontés.

«Mais où donc est la guerre ? peut-être entre les idées ? J'entends ici par idées des points particuliers de doctrine, et vous savez bien, mon cher ami, qu'il n'existe en Europe aucune polémique sur des idées. Les écrivains font des romans et des drames ; les journalistes écrivent des articles contre ou pour tous les ministères possibles : mais personne ne s'occupe d'idées.

«La guerre est plus haut que les idées, plus haut que les rois, plus haut que les peuples, entre les deux formes mêmes de l'intelligence humaine, la foi devenue par l'Église une puissance, et la raison devenue également une puissance qui a ses chefs, ses assemblées, ses chaires, ses sacrements. La guerre existe entre la puissance catholique et la puissance rationaliste, toute deux aussi anciennes que le monde, mais qui se le disputent aujourd'hui sur une échelle plus vaste, parce que toutes deux sont parvenues à un point de force interne et extérieure qui ne permet plus les combats de détail et d'avant-garde, et qui veut une solution.

«Or, le principe du rationalisme est la concentration du genre humain en lui-même et son association exclusive avec la matière, les conséquences qu'il a déjà produites sont un affaiblissement de l'autorité spirituelle en Europe, et en même temps la destruction des bases de l'autorité civile qui ne se soutient presque plus nulle part que par un état militaire écrasant ; enfin son action est un mouvement qui pousse les générations dans la voie de l'orgueil et des sens, où trouvant la nature trop peu féconde et la société trop étroite, elles appellent à leur secours les révolutions contre cette double honte.»

«Combien de nobles esprits ont succombé sous le rationalisme dans ces derniers temps ! Pleurons ces illustres victimes, ces chastes du vrai, qui ont quitté les échels divins pour ceux du temps, et qui croient prophétiser encore parce que, mieux que personne, ils redisent au lendemain le bruit de la veille !

«La puissance catholique et la puissance rationaliste se partagent donc les hommes dans tous les rangs de la société, selon la parole de l'Évangile : *Deux hommes seront dans un même champ, l'un sera pris et l'autre laissé. Deux femmes moudront à la même meule, l'une sera prise et l'autre laissée* ; il y a des rois catholiques et des rois rationalistes, des ministres catholiques et des ministres rationalistes, de grands seigneurs catholiques et de grands seigneurs rationalistes, des bourgeois catholiques et des bourgeois rationalistes, sans qu'aucune règle fixe rende raison du parti embrassé par chacun. On remarque même des anomalies singulières. Ainsi un assez grand nombre de saint-simoniens sont devenus des enfans très-soumis à l'Église, tandis que la foi s'est retirée d'hommes qui penchaient vers la vérité par eux-mêmes ou par

leur position. La démocratie anglaise soutient l'Eglise catholique d'Irlande contre la chambre des lords, tandis que des cantons suisses même catholiques persécutent le Saint-Siège et tout l'établissement ecclésiastique de leur pays. Léopold de Belgique, qui est protestant, respecte la liberté de conscience de ses sujets catholiques plus qu'aucun prince du monde ; Louis-Philippe de France dont le pouvoir est sorti d'une révolution montre pour l'Eglise des dispositions bienveillantes, tandis que la Prusse marche à la tête du rationalisme européen dont elle déteste si cordialement les effets politiques. Mais quoi ! elle emploie quatorze millions d'hommes à produire le rationalisme et trois cent mille hommes à en empêcher certains résultats : il n'y a pas de proportion."

"Ce simple regard nous découvre tout d'un coup l'effroyable confusion des choses. Il nous apprend que Punite n'existe même plus entre la fin et les moyens, mais que tout va poussé par l'instinct et le moment."

"Mais si les difficultés étaient grandes dans ces derniers temps, les actes du Saint-Siège ont été leur égal par la sagesse. Sans s'attacher à aucun parti, ni s'occuper de la forme variable des gouvernements, partout où la tyrannie rationaliste a été comprimée, comme en Belgique et en France, le Saint-Siège a entrete nu des relations amicales ; partout où elle a prévalu, comme en Espagne et en Portugal, il a protesté contre la violation des droits de l'Eglise et de la conscience. A l'égard de ces pouvoirs qui édifient d'une main pour détruire de l'autre, qui posent le principe du rationalisme et repoussent ses conséquences, également absolus dans les deux cas, le Saint-Siège, tout en voyant avec une amère douleur, une si funeste contradiction, a suivi le précepte chrétien, de respecter les puissances établies, même lorsqu'elles sont infidèles à Dieu. C'est ainsi qu'après les malheureux événements de la dernière guerre de Pologne, le souverain pontife écrivit aux évêques de cette illustre chrétienté pour les exhorter à la paix et à la soumission aux décrets de la Providence.

"La perte d'une nationalité est sans doute un des malheurs de la race humaine qui appelle le plus la sympathie. Il y a dans la patrie quelque chose de si sacré, que quand nous arrivons en lisant l'histoire à l'un de ces moments où Dieu par un jugement impénétrable, retire la vie à une nation, nous sommes saisis pour cette patrie défaillante, déjà disparue dans le lointain des âges, d'un amour qui voudrait la ressusciter comme si c'était la nôtre. Nous désirons combattre avec ses défenseurs malheureux, nous envions le sort qui les couche par terre, et cette gloire mélancolique que les peuples finis laissent sur leur tombe à leurs héros derniers."

"Dieu qui est grand dans sa justice l'est aussi dans sa miséricorde, et il a fait du cœur de l'homme une immortelle patrie à tous ceux qui ont perdu la leur en demeurant par leur courage dignes d'en avoir une. C'est donc un spectacle à arroser de larmes que la fin d'un grand peuple ; les vainqueurs mêmes n'y sont pas insensibles : Scipion pleura en voyant tomber Carthage enflammée, et comme on s'en étonnait, il répondit : Je songe au jour de Rome ! La religion tout habituée qu'elle est à voir mourir les nations comme les hommes, a aussi de secrètes et tendres pleurs pour ces immenses infortunes qui attestent la caducité de tout ; mais elle y voit de plus le mystère réparateur de la croix appliqué tout saignant aux peuples pour leur salut, et

soit que Dieu les ait condamnés pour jamais, soit qu'il les appelle un jour à revivre, elle doit leur adresser les paroles de la résignation chrétienne, seule consolation de la créature quand elle ne peut plus rien.

(*La fin prochainement.*)



Il y a encore parmi nous des gens qui croient faire preuve de raison en se posant fièrement en philologues voltairiens ; qui s'imaginent sérieusement qu'il est encore de bon ton de jouer le rôle sot et usé d'incrédules ; oubliant que cette mode qu'ils affectent aujourd'hui est une vieillerie d'un autre siècle, et qu'en Europe même le chemin le plus court pour arriver au ridicule, c'est de penser comme ils pensent et de faire ce qu'ils font. Pauvres gens qui sont venus au monde cent ans trop tard, pauvres esprits qui croient faire beaucoup d'effet en se mettant à la remorque de quelqu'esprit fort d'atelier ou de cabaret ; car des gens sans religion on en trouve partout, hélas ! depuis l'estaminet jusqu'au baigneur ; moins en haut qu'en bas, toutefois. Car il faut du courage et de l'intelligence pour être vertueux et chrétien ; tandis que pour faire un incrédule il ne faut que deux choses, de l'orgueil et de mauvaises mœurs. Il n'y a donc qu'un fou ou un libertin qui puisse placer là de la gloire ; et voilà aussi pourquoi l'espèce de ces gens là diminue chaque jour dans la classe élevée et vraiment éclairée. Aux niais et aux lâches la succession des Voltaire, des Pigault, des Dulaure ! A nous, enfans de ce sol catholique, si intelligens de la véritable grandeur et du vrai courage, à nous celle des Turenne, des Racine, des Fénelon, des Vincent de Paul !—Voici un nouveau modèle que nous proposons à tous, et qui ne sera suspect ni de folie, ni de faiblesse : c'est Cambronne, l'immortel général de l'immortelle vieille garde impériale ; Cambronne qui dans ce jour de revers, où les vaincus furent si grands et si glorieux, fit aux sommations de ceux qu'un hasard providentiel avait faits vainqueurs, cette héroïque réponse : *La garde meurt et ne se rend pas.* C'est la mort de ce héros que nous venons leur dire.

DERNIERS INSTANS DU GÉNÉRAL CAMBRONNE.—Fidèle à son empereur et à son roi, ce général n'a point oublié ce qu'il devait à son Dieu. Dès qu'il s'est senti dangereusement atteint par la maladie, il a fait prier M. le curé de Saint-Sébastien, de Nantes, avec lequel il était très lié, de le visiter. M. le curé est accouru, et, dans le cours de ses visites fréquentes, il a pu recevoir à loisir les communications confidentielles de sa conscience et être témoin des pieux sentimens avec lesquels il a reçu les consolations de la religion.

C'est avec bonheur qu'il a également reçu la visite de Mgr. l'évêque et d'un

autre prêtre de Saint-Nicolas, paroisse du général, lequel avait été appelé pour lui administrer les sacremens et réciter les prières de l'Eglise.

Abattu par le mal et comme assoupi dans une longue léthargie, il se ranimait et recouvrait sa présence d'esprit quand le prêtre lui adressait quelques paroles de consolation. Ce n'était point sans attendrissement qu'on le voyait joindre les mains et s'unir aux prières que l'on faisait pour lui, saisir avec affection la croix qu'on lui présentait et la coller sur ses lèvres. A l'exposé de quelques-unes des souffrances du Sauveur qu'on rappelait à son souvenir, il se sentit ému et crut devoir faire une profession publique de sa foi, en prononçant, de manière à être entendu de toute l'assistance, ces courtes mais énergiques paroles : *Certum est.*

Ayant remarqué qu'il ne se trouvait point de crucifix dans sa chambre, il pria une personne présente de lui en donner un, et, comme celle-ci le lui offrait, au bout de quelques instans, il le baisa, puis il ajouta : " Je ne suis pas digne de le porter, placez-le sur la cheminée, c'est là qu'il doit apparaître." Il a remercié, à plusieurs reprises, Mme. Cambronne de lui avoir procuré, malgré la différence de ses croyances religieuses, les secours du culte catholique. Et il faut le dire aussi à la louange de cette estimable dame, elle a su accomplir à cet égard tout ce que l'affection et le dévouement le plus généreux pouvaient dicter à son cœur.

En revanche, elle a pu entendre ces consolantes paroles sortir des lèvres de son noble époux : " Courage, ma chère, nous nous reverrons au ciel ! " En un mot, tous ceux qui ont eu le bonheur d'approcher du lit de l'illustre mourant ont pu admirer la vivacité de sa foi et la droiture de son âme.

Ce dernier trait ne devait pas manquer au général Cambronne pour achever en lui le portrait d'un héros français.

(Hermine.)



M A R I E .

(SUITE ET FIN.)

Que les femmes ne se plaignent point de leur part. Si elles ne sont pas chargées de diriger les hommes, elles sont chargées de former l'homme, comme l'a remarqué le Platon chrétien : " L'homme moral est peut-être formé à dix ans ; s'il ne l'a pas été sur les genoux de sa mère, ce sera toujours un grand malheur. Rien ne peut remplacer cette éducation. Si la mère surtout s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son enfant le sceau divin, on peut être à peu près sûr que la main du vice ne l'effacera jamais."

La réhabilitation des femmes, sous l'influence du christianisme, commence par les fonctions qu'elles ont à remplir dans l'Annonciation de la vérité. Le second acte de cette réhabilitation consiste dans la charité avec laquelle elles s'associent, pour les adoucir, à toutes les souffrances de l'humanité : charité qui a son type particulier dans la *Compassion* de la Mère de douleur, debout au pied de la croix et pleurant. Un poète chrétien, Klopstock, suppose qu'au moment de la mort du Christ, les âmes d'Adam et d'Eve sont tirées des limbes et conduites sur le Calvaire pour y contempler leur ouvrage. Tout n'est pas fiction dans cette belle idée. L'homme primitif fut représenté sur le Calvaire par saint Jean, l'apôtre futur de la charité, et par là même le premier-né du nouveau genre humain, créé par le Christ : Eve y comparut dans Marie. Mais saint Jean, délaissé par tous ses compagnons fugitifs, porta au pied de la croix une solitaire douleur d'homme. Il n'en fut pas ainsi pour Marie : elle y eut des compagnes qui mirent en commun avec elle leurs larmes compatissantes. La première association de charité fut fondée par des femmes, sous l'inspiration des derniers soupirs du Rédempteur. On voit ici la figure prophétique d'un fait qui s'est produit dans tous les siècles de l'ère chrétienne. Le nombre des femmes a toujours surpassé notablement celui des hommes, dans toutes les œuvres de miséricorde et de dévouement. Il semble qu'elles ont recueilli une plus grande abondance de compassion avec les larmes des saintes femmes du Calvaire : les hommes n'ont hérité que des larmes uniques de saint Jean. Je ne veux pas dérouler ici le tableau qui s'offre à ma pensée : car l'histoire de la charité est une grande histoire, et je mentionne que ce soit précisément la seule peut-être qu'on ait oublié de faire. Je me renfermerai dans une seule observation.

Le Catholicisme a produit, avec une inépuisable fécondité, des congrégations religieuses de femmes, dévouées au soulagement de toutes les misères. Ces sociétés de sacrifice, qui disent à la pauvreté : *Vous êtes notre fille* ; et à toutes les souffrances : *Vous êtes nos sœurs*, sont la postérité spirituelle de Marie. Toutes l'ont pour patronne, toutes se proposent l'imitation de ses vertus, et, en effet, leur dévouement absolu n'est possible que par les croyances qui servent de base au culte de la Vierge. Comment, on ne saurait trop le répéter, comment ces admirables femmes pourraient-elles se consacrer à tous les instans, et sans réserve, à leurs œuvres de charité ? comment pourraient-elles user leur vie dans leurs souffrances adoptives, si, épouses et mères, elles étaient tenues par devoir de se consacrer principalement à leurs familles ? Mais le vœu de virginité, cette charité divine qui leur garantit la plus haute de toutes les libertés, la liberté du dévouement, se rattache éminemment à l'apothéose de la virginité dans la mère de l'Homme-Dieu. Dans l'hymne que l'ou

chante, le vendredi-saint, autour du tombeau du Christ, l'Eglise dit à Marie : " O Vierge, la plus brillante des vierges, ne me soyez plus " mère." Que va-t-elle donc lui demander ? Quelque grande grâce, sans doute, puisque sa supplication s'insinue par des louanges, j'ai presque dit par une pieuse flatterie. Cette grande faveur la voici ; faites, dit-elle, *que je pleure avec vous*. Ce mot est gravé dans le cœur des héroïnes de la charité chrétienne. Si elles sont toujours prêtes à consoler ceux qui souffrent, c'est qu'elles ont su se priver elles mêmes de presque toutes les consolations terrestres : elles ne sauraient pas pleurer si bien avec tous les malheureux, si elles n'avaient appris à pleurer avec la Vierge.

Compagne et image de l'homme dans le ministère de la vérité, guide et modèle de l'homme dans le ministère de la charité, voilà la femme telle que le Christianisme l'a faite : voilà les deux bases de sa glorification, même terrestre. Car le mystère de l'Assomption s'opère déjà en elle, à quelques égards, sur la terre, et il suffit, pour s'en convaincre, de comparer l'état d'abjection, de captivité physique et morale auquel elle était réduite chez les peuples les plus brillants, et aux époques les plus renommées de l'ancien monde, à la transfiguration merveilleuse qu'elle doit au Christianisme. Dans l'Assomption de la Vierge, le caractère de son âme céleste produit une transformation dans son enveloppe corporelle, qui revêtit les qualités des corps glorieux, l'incorruptibilité, l'éclat, l'agilité. Ce changement ne s'accomplira réellement, pour les filles de Marie, qu'au jour de la résurrection ; mais il commence déjà à se réfléchir dans leur condition sociale, qui est comme le corps, l'enveloppe de leur vie spirituelle.

Le Christianisme a établi l'incorruptibilité de la femme, en frappant de réprobation la pensée de l'adultère, l'usage de la polygamie, qui n'est que l'adultère légal, et la trompeuse faculté du divorce, qui n'est que la polygamie successive. La sainteté, l'unité, l'indissolubilité du mariage, élevé, suivant une expression heureusement vulgaire, à la dignité de sacrement, pouvaient seules prévenir efficacement le retour des mœurs païennes, auxquelles l'Eglise oppose d'ailleurs une foule d'obstacles par les dispositions vigilantes de sa législation matrimoniale qui ont presque toutes pour objet la protection morale de la femme. D'un autre côté, la foi catholique lie, particulièrement ici, les plus petits détails de la morale positive et pratique aux idées les plus élevées. Le mariage chrétien n'est pas seulement une image de l'union du Christ avec son Eglise. Cette union mystique étant elle-même une image de l'éternelle union des Personnes Divines, suivant cette parole du Verbe fait chair : *qu'ils soient un comme nous sommes un*, de degré en degré la sainteté du mariage remonte et va chercher sa source dans les splendeurs mystérieuses du Saint des

saints. De là descend aussi cette auréole de respect et d'honneur dont la femme est entourée chez les nations chrétiennes; auréole qui est comme une ombre terrestre du vêtement de lumière et de gloire qui enveloppa le corps virginal de Marie. Le troisième attribut des corps régénérés, l'agilité, qui est un plus grand affranchissement des lois de la matière, ou la liberté de se transporter dans l'espace au gré des désirs de l'âme, a son prélude, sur la terre, dans la liberté que les mœurs chrétiennes accordent aux femmes, et qu'elles seules leur accordent : car la liberté, qui nous paraît si naturelle, est, aux yeux des peuples étrangers à l'Évangile, un prodige aussi étonnant que le phénomène de la grâce l'est pour les habitants de la zone torride.

Les trois phases de la réhabilitation des femmes correspondent d'une manière encore plus intime aux mystères les plus hauts. En concourant, avec l'homme, à la propagation de la vérité, elles sont unies au Verbe divin, lumière de toute intelligence. Elles participent à l'Esprit consolateur, à l'Esprit d'amour, par la charité avec laquelle elles s'emparent du sublime monopole de toutes les souffrances à soulager; et le haut degré de puissance et de liberté, qui caractérise leur assumption terrestre, est un don du Père, de qui toute puissance émane dans le ciel et sur la terre. C'est ainsi que le Christianisme forme, avec les ruines de l'état primitif brisé par le péché, une nouvelle Ève, et, quoique sa régénération radicale ne s'accomplisse pas en ce monde, il lui rend déjà quelque chose de l'Eden évanoui.

Cette réhabilitation, que des liens étroits rattachent, comme nous l'avons vu, au culte de la Vierge, fut menacée, dans les premiers siècles du Christianisme, par ces sectes qui disputèrent à Marie son titre de *Mère de Dieu*. Un concile universel s'assembla pour le conserver. Si la question, agitée alors, tenait, sous le rapport le plus fondamental, au mystère de l'Incarnation du Verbe, elle tenait aussi, sous un rapport subordonné, au miracle social de la condition des femmes chrétiennes. Le caractère divin dont le Christianisme a marqué leur front se fût obscurci le jour où le nom de la *Mère de Dieu* eût été effacé du symbole : *l'Étoile du matin* n'aurait pu s'éclipser sans projeter à jamais une ombre fatale sur leur destinée.

Leur sort courut de grands dangers dans le moyen âge, à l'époque des croisades. L'Europe armée, qui partait pour l'Asie, allait y assister au spectacle des mœurs musulmanes et de la religion des sens. Il était à craindre qu'elle ne fût vaincue par elles, même au sein de ses victoires. Elle pouvait en rapporter d'étranges idées, et des tentations inconnues et menaçantes. Ce fut précisément à cette époque que la dévotion à la Vierge se ranima avec une nouvelle ferveur, et li y eut en cela un fait clairement providentiel. Le grand homme de ce siècle, celui dont la voix tonnante précipitait les populations

vers la Syrie, trouva des accens d'une inexprimable douceur pour célébrer Marie, et des milliers d'âmes répondirent à la parole persuasive, on pourrait dire aux chants mystiques de saint Bernard : comme si une lumière supérieure lui eût révélé qu'au moment où la chrétienté allait se trouver exposée à la fascination du vieux Serpent oriental, il fallait en toute hâte réveiller l'enthousiasme pour la Vierge divine qui l'a terrassé, et opposer à l'impure séduction la chaste magie de son culte-

De nos jours, il a été prononcé à l'oreille des femmes quelques-uns de ces mots qu'Eve entendit, lorsque Satan lui jura qu'elle était *la femme libre*. On leur a dit que la science du bien et du mal allait enfin leur être révélée, que l'imitation des brutes renfermait pour elles le secret de se transformer en dieux. On leur a promis, dans un Eden futur, une apothéose infernale. Ces coupables extravagances n'ont pas exercé une grande puissance de séduction. Les femmes ont compris les premières où cela menait. Elles ont compris, avec cette intelligence du cœur qui devance les procédés moins rapides du raisonnement, que tout progrès réel n'est possible que dans la route tracée par le Christianisme ; que leur avenir, s'il s'égarait loin de cette route, ne serait qu'une marche rétrograde, non pas seulement vers les mœurs païennes, mais vers quelque chose de pis ; qu'il n'y a pour elles que déception, servitude, chute, hors des mystères à la fois sévères et doux qui leur donnent Marie pour mère.

O Marie ! ces lignes que je viens d'écrire le jour de votre *Conception Immaculée*, je vous les offre, et pourtant je vous prie de me les pardonner ! Je sens que votre culte renferme des merveilles plus divines que celles que ma plume grossière a voulu retracer. Je n'ai contemplé que le côté inférieur, les effets terrestres de ce culte ; mais son côté suprême, celui qui touche aux secrets du ciel, je l'ai laissé dans l'ombre de mon ignorance. O mère des hommes, vous êtes, suivant un langage antique et saint, la Fille aînée du Créateur, dont le front se cache au-dessus des astres, tandis que les franges de sa robe sont traînantes sur la terre. A ceux dont le regard est plus pur que le mien, à eux d'interpréter les douze étoiles dont votre tête est couronnée. Mais moi, narrateur faible de vos plus humbles grandeurs, j'ai seulement essayé de dire comment les filles d'Eve, en touchant le bord de votre vêtement mystérieux, ressentent une émanation, de ces parfums dont parle l'Épouse dans le *Cantique des cantiques*. D'autres le diront bien mieux que moi ; car la harpe de Sion leur sera rendue pour qu'ils le disent, et le moment approche où la poésie chrétienne, dans la ferveur de sa résurrection, racontera de vous des choses que n'ont point racontées ni les vitraux de nos vieilles cathédrales, ni les vierges de Raphaël, ni les accords de Pergolèze. Cette grande fête poétique se prépare, et les apprêts en sont visibles.

Le paganisme, qui semblait être éternel dans les arts, en a été chassé par le génie. Le faux jardin des Hespérides, avec ses pommes d'or, ne nous cache plus le Paradis terrestre. Nous savons quelle espérance immortelle était voilée sous le mythe de Pandore, et dans les nuages où s'enfonce enfin le fabuleux Olympe, on voit reparaître glorieusement les cimes du Calvaire et du Thabor. Donc, ô Marie pleine de grâce ! votre place est prête : elle est haute et belle ! vous monterez sur le trône de la poésie spiritualisée. Elle chante, cette poésie, les mystères de la vie et de la mort, l'antique douleur et les joies futures, et vous avez le secret de ces choses et de leur harmonie intime, ô Mère de douleur et de bénédiction ! L'encens est pur, et belles sont les fleurs que la main des vierges effeuille sur le pavé de vos chapelles ; mais la voix de toute Pâme, mais la sainte poésie qui se sent à l'étroit sur cette terre, qui a le pressentiment d'un monde plus beau, qui veut respirer l'infini, qui renferme au fond de tous ses chants une prière cachée, monte plus haut que le parfum des fleurs et de l'encens. Elle arrive jusque là où vous êtes, là d'où vous voyez sous vos pieds les étoiles germer, comme des fleurs de lumière, dans les champs illimités de l'espace, et la création se balancer comme un encensoir éternel.



C'est pour nous une tâche bien consolante que d'avoir à redire si souvent à nos lecteurs combien notre belle, notre sainte religion fait chaque jour de progrès en tous lieux, mais surtout dans cette Europe, notre antique berceau, à laquelle nous tenons par tant de liens ; cette Europe qui fut si longtemps indifférente à son amour sublime, dédaigneuse de sa gloire et ses bienfaits. Grâces soient rendues à son divin auteur ! ce philosophisme bâtard, cette froide et désespérante négation de tout ce qui est grand et beau, de tout ce qui est noble et saint, et qui constituaient le symbole exclusif de la génération qui nous a précédés, tombent chaque jour de vétusté et de pourriture. Tous les esprits, tous les cœurs surtout, ont besoin de croyances, ont soif des eaux vives de la vérité ; et ils viennent en masse demander au catholicisme d'appaier leur faim et d'étancher leur soif, lassés qu'ils sont d'errer dans ce désert du rationalisme où il n'y a ni ombre pour s'y reposer, ni source pure pour s'y rafraîchir, ni guide pour empêcher de s'y perdre. Il y a longtemps que l'Eglise n'a vu s'ouvrir une ère plus brillante, ou du moins plus riche de promesses et de succès à venir. Car ce n'est plus l'habitude, ce n'est pas l'entraînement des circonstances qui lui ramènent ce grand nombre de cœurs et d'intelligences qui se pressent sur ses pas. Jamais l'impie ne fit à l'Enfer une part plus belle que dans ces derniers temps ; et si l'Eglise de J.-C. n'eût été immortelle elle n'eût jamais survécu à tant d'orages. On a tout attaqué, tout nié, tout abandonné :

la philosophie ne laissa pas une seule croyance au fond du cœur de l'homme, pas une ruine où elle ne vint fouiller, pas une espérance qu'elle ne vint briser : il restait à peine un souvenir du passé ; et l'orgueilleuse raison de l'homme abandonné à son aveuglement put croire un moment qu'elle avait vaincu le Christ, et répéter dans son délire l'inférial blasphème : Il n'y a point de Dieu : *non est Deus*. Dieu permit qu'elle le dît en effet : afin sans doute de manifester de nouveau l'immortalité de sa religion sainte, en la faisant surgir, après de si violentes tempêtes, plus brillante et plus belle. Grâce lui en soient rendues de nouveau !—Voici comment Mgr. l'évêque de Metz, dans son mandement du carême, exprime les consolantes espérances que l'avenir lui fait concevoir :

« Ne pouvons-nous pas vous dire, N. T. C. F., comme le Sauveur du monde à ses disciples : *Levez les yeux, et voyez les pays d'alentour ; ils blanchissent enfin, et semblent prêts pour une abondante moisson*. Le mouvement religieux des esprits ne sauroit, en effet, être nié, et la multitude des bonnes œuvres qui s'accomplissent parmi nous le constate de la manière la plus douce à notre cœur

« Béni soit le Seigneur qui a réservé à notre vieillesse un si consolant spectacle ! Aux jours de notre jeunesse, il n'en étoit pas ainsi. A la vérité, dans les contrées où nous prîmes naissance, dans la famille surtout qui nous entourait de ses tendres soins, nous vîmes régner toujours une admirable soumission aux leçons de Jésus-Christ et de son Église ; mais nous entendions déjà retentir jusque dans nos provinces effrayées, les doctrines funestes nées de l'hérésie qui, après avoir séduit des nations étrangères, débordèrent sur notre France comme un torrent, et étoient accueillies avec tant de faveur dans les hauts rangs de la société. Alors, si la foi, l'esprit d'obéissance, le respect de la morale étoient encore l'heureux partage de l'immensité de la nation, la classe plus élevée, plus instruite, plus riche, cette même classe qui prêchait maintenant avec tant de zèle la sainteté des devoirs, ne parloit au peuple que de la révélation de ses droits ; elle travailloit à attaquer toutes les croyances ; elle jetoit d'amères railleries sur la religion et la vertu ; elle pensoit follement créer le bonheur en enseignant à mépriser et à rompre tous les freins, et ses funestes leçons étoient suivies d'exemples plus funestes encore.

« Mais maintenant qu'elle voit se tourner contre elle ses propres doctrines, et que, de conséquences en conséquences, on arrive à regarder comme des préjugés, non plus seulement les enseignemens de la religion, non plus seulement la soumission aux puissances, mais aussi le principe de la propriété, mais encore même les liens sacrés de la famille, au moins avoue-t-elle qu'elle s'est trompée, elle renie ses maximes, et elle met autant d'empressement à combattre les doctrines d'une indépendance exagérée, qu'elle en mettoit naguère à les propager

« Seigneur, qui plaçâtes notre enfance, comme autrefois celle de Moïse, au milieu des jours de douleur que vous réserviez à votre peuple, et qui conduisîtes notre jeunesse, comme la sienne, au travers des épreuves de l'exil

et de la persécution, nous vous remercions de nous avoir donné, ainsi qu'à lui, avant de quitter la vie, une vision des jours meilleurs! O Église de Metz, qui ne nous avez rien fait oublier, mais qui nous avez dédommagé de tout; après les marques si touchantes et si nombreuses que vous nous avez constamment données d'une religion sincère et éclairée, pouvions-nous attendre de vous davantage? Ah! vous dépassez en ce moment notre espoir! A moins que notre cœur ne se fasse illusion, de nouvelles merveilles se préparent, des jours meilleurs encore vont se lever, et, s'il ne nous est pas accordé d'entrer nous-même dans la terre des promesses, au moins avons-nous à annoncer au peuple qui nous est confié que les temps d'épreuve sont accomplis. Cette mission suffit à notre cœur."



SOCIÉTÉ DE TEMPÉRANCE TOTALE.

A une assemblée de la société de TEMPÉRANCE TOTALE, tenue dimanche, 10 du courant, dans la maison d'école de l'évêché, il fut résolu à l'unanimité de présenter à Mgr. l'évêque de Montréal la requête ci-dessous afin d'obtenir l'autorisation d'honorer St. JEAN BAPTISTE comme patron de l'association. Le lendemain, lundi, une députation de la société de Tempérance Totale vint présenter à Monseigneur son humble requête; et Sa Grandeur voulut bien y faire à l'instant la réponse que nous insérons à la suite.

Cette démarche de nos concitoyens, en même temps qu'elle nous révèle le bon esprit qui les anime, nous a paru autrement significative. En effet, la fête nationale du Canada, qui, comme toutes les fêtes nationales a pu être souvent l'occasion de beaucoup d'excès, semble destinée à devenir une fête qui, non-seulement attestera le progrès moral et la sobriété de nos compatriotes; mais prouvera en même temps la noblesse et l'énergie de leur caractère. Car une nation qui entre avec ce généreux vouloir dans la voie des améliorations et des réformes morales, est une nation pleine de vie et d'avenir, et permet de concevoir pour son bonheur les plus légitimes et les plus belles espérances.

A SA GRANDEUR,
MONSIEUR IGNACE BOURGET,
 EVÊQUE DE MONTRÉAL, Sc. Sc. &c.

L'humble requête des soussignés, tous associés de la Tempérance Totale établie dans la Cathédrale de Montréal, lesquels osent prendre la liberté d'approcher respectueusement de Votre Grandeur pour la remercier de l'honneur qu'elle a bien voulu faire à la Société de Tempérance en daignant permettre que son nom fût mis en tête de la liste des associés; et en même temps de ce qu'elle a bien voulu accepter la charge de Président Spécial de la dite société et l'encourager par son exemple comme elle ne cesse de le faire par ses paroles.

Les soussignés pleins de confiance dans la disposition bienveillante de votre Grandeur envers la dite Société, la supplient de vouloir bien ajouter une autre faveur à celles qu'elle lui a accordées, c'est celle de leur donner pour patron de leur association le grand St. JEAN BAPTISTE, cet homme dont un ange a fait l'éloge, et qui semble avoir basé le titre de sa grandeur future sur son admirable sobriété et sa mortification, lorsqu'après avoir dit de lui, *il sera grand devant le Seigneur*, il ajoute, *et il ne boira ni vin ni aucune liqueur qui enivre*. Cet homme dont le nom de Jean-Baptiste semble identifié avec le nom Canadien. Vos pétitionnaires, pénétrés de confiance pour ce grand Saint, regarderont comme un présage très-heureux et très-consolant pour leur association si Votre Grandeur voulait bien le leur assigner pour patron et protecteur.

Et vos supplians espèrent que Votre Grandeur voudra bien prier pour le succès de leur association naissante, comme eux de leur côté ne cesseront de prier pour votre conservation.

Montréal, 11 avril 1842.

(Suivent les signatures.)

RÉPONSE DE MONSIEUR DE MONTRÉAL.

MESSIEURS,

C'est avec un sensible plaisir que j'ai reçu la Requête que vous m'avez présentée ce matin, pour m'exprimer les sentimens dont vous êtes tous pénétrés à mon égard, et me demander St. Jean Baptiste pour votre Patron.

Vous ne devez pas être surpris que je me sois mis à votre tête, et que je me sois engagé le premier à observer toute ma vie les règles de la tempérance totale. Pourant facilement, et sans nuire à ma santé, faire ce léger sacrifice, je vous devois donner cet exemple. Mais si vous vous étonnez de me voir le premier sous l'étendard de la *Tempérance*, je suis, moi très-consolé et édifié de votre empressement à me suivre et à me seconder dans une aussi grande entreprise que celle de détruire dans ce Diocèse le vice affreux de l'ivrognerie. Le courage avec lequel vous avez répondu à mon premier appel, le zèle que vous montrez en toute occasion pour gagner de nouveaux associés, l'ardeur que vous manifestez pour la gloire de votre association, le nombre déjà si considérable et toujours croissant des agrégés, tout me fait espérer que le combat, qui vient de s'engager contre l'ivrognerie, le grand ennemi de notre religion et de notre pays, sera suivi d'une entière victoire.

C'est de grand cœur que je vous donne pour Patron le plus grand des enfans des hommes, le glorieux Précurseur de *Jésus abreuvé de fiel et de vinaigre*, St. Jean Baptiste, qui ne but jamais ni vin ni aucune liqueur enivrante. J'aurois volontiers dans l'heureuse idée, que vous avez eue de rendre votre pays un *Jean Baptiste tempérant*; en demandant pour protecteur celui dont le nom est depuis longtems identifié avec le nom Canadien et si cher à ce pays.

Comme je vois que c'est la religion et la piété, qui vous ont portés à vous mettre sous la protection de ce grand Saint, pour rendre votre Société glorieuse par la pratique de toutes les vertus, je crois devoir entrer dans vos vues en accordant, au nom de notre Saint Père le Pape qui, nous disent les journaux publics, se fait gloire d'être le chef de la tempérance, comme il est le chef de l'Eglise, une indulgence plénière que pourront gagner tous ceux qui appartiendront à la *Tempérance Totale*, tous les ans, le 24 Juin, jour que l'Eglise célèbre la fête de ce Saint Patron.

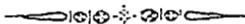
Il est écrit dans l'Évangile que : *beaucoup se rejouiront en célébrant sa naissance.* Avec des sentimens tels que ceux qui vous animent, vous serez sans doute du nombre de ceux qui participeront à cette joie spirituelle, qui prendra la place de ces folles joies auxquelles se livrent quelquefois les mondains, en célébrant les fêtes des saints.

C'est dans l'espoir de toujours trouver en vous des hommes tout dévoués aux grands intérêts de la tempérance, que je vous bénis tous au nom de N. S. Jésus-Christ ; et que je me souserais avec honneur le Président de votre société.

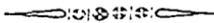
✠ E. E. EVÊQUE DE MONTRÉAL.



On nous annonce que le diocèse de Québec est sur le point de recevoir de France, à son tour, des Frères des Ecoles Chrétiennes. C'est un vrai bonheur dont nous le félicitons de tout notre cœur ; car nous sommes en position d'apprécier mieux chaque jour le mérite de ces excellens Instituteurs. Au reste, en France même, ils triomphent chaque jour avec un nouvel éclat de l'opposition puissante et systématique de l'Université et de l'impieété, en ralliant à eux l'estime et la confiance les plus universelles et les mieux méritées.



Nous avons reçu la semaine dernière, mais trop tard pour en parler alors, le 1er. numéro de l'*Encyclopédie Canadienne*, journal mensuel, publié par M. Bibaul. Cette publication, pleine d'a-propos, nous a paru justifier son titre et tenir les promesses de son *Prospectus*. Les articles que contient le No. que nous avons sous les yeux nous semblent excellens de pensée et de style ; les extraits sont faits avec intelligence et bon goût, et l'exécution typographique ne laisse rien à désirer. Nous souhaitons donc la bienvenue à notre nouveau confrère canadien ; car c'est à nos yeux une œuvre éminemment utile et nationale, que de répandre parmi nos concitoyens le goût des sciences et des lettres, sources de gloire et de prospérité, quand elles ont la religion pour modératrice et pour guide.



Nous publions cette semaine deux Numéros des *Mélanges*, qui paraîtront encore Vendredi comme à l'ordinaire. Mais en donnant à nos lecteurs cette preuve de notre désir de leur être agréable. Nous ne voulons nous engager à rien pour l'avenir. Ce que nous promettons seulement, c'est de leur procurer cette satisfaction autant que nous pourrions le faire sans trop d'obstacles.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

ON S'ABONNE chez MM. FABRE et LE-] PRIX D'ABONNEMENT.—Quatre piastres
PROTON, Libraires, et au Bureau du Jour-] pour l'année, cinq piastres, par la poste,
nal, à Montréal, Canada.] payables d'avance, par chaque semestre.
L'abonnement court du 1er. janvier au 1er. juillet et du 1er. juillet au 1er. janvier.

PUBLIÉ PAR J. C. PRINCE, PTRE. DE L'ÉVÊCHÉ. } MONTREAL:
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET, IMPRIMEUR. } RUE ST. DENIS.